1. Le Théâtre Français de la République. *Le Misanthrope*, et *Les Deux frères* (extraits).

Dans les plus beaux jours du règne de Louis XIV, dans le siècle du génie, de la politesse et du goût, le public préféra une farce grossière à un chef-d’œuvre d’art et de délicatesse. *Le Misanthrope* ne fut supporté qu’à la faveur du Fagotier. Molière vit sa pièce la plus parfaite abandonnée au bout de trois jours, et son *Médecin malgré lui* courut pendant trois mois ; *La Femme juge et parti* balança le succès du *Tartufe*. Pourquoi donc nous vanter l’esprit, la finesse, le bon ton, qui distinguaient alors la cour et la ville ? Il paraît que la fleur des agréables de Versailles, et la bonne compagnie de Paris, n’avaient pas à cette époque le tact plus délicat que ne l’ont aujourd’hui les citoyens de la Courtille et le peuple des boulevards. Quel scandale ! Comment justifier ce siècle, à jamais mémorable, de son admiration pour le burlesque de Scarron, et de sa froideur pour l’excellent comique de Molière ? Accablé par les faits, je n’ai rien de mieux à dire, sinon que les grands hommes du siècle de Louis XIV ont trouvé la nation infectée du plus mauvais goût, et qu’il leur a fallu du temps pour le combattre : chacun de leurs chefs-d’œuvre a lutté contre la barbarie, contre la prévention du public pour des sottises accréditées. Il faut donc distinguer deux époques dans ce beau siècle : la première encore couverte de ténèbres, où l’on aperçoit quelques flambeaux qui s’efforcent de dissiper les ombres de la nuit ; l’autre où la lumière, enfin victorieuse, répand de toutes parts ses rayons. Le génie a précédé le goût, et les chefs-d’œuvre des grands écrivains ont réformé l’opinion. Le public du siècle de Louis XIV a donc sur nous l’avantage d’avoir, après quelques moments donnés à la comparaison, reconnu et senti le beau ; tandis que nous, depuis longtemps investis de ces chefs-d’œuvre, nous sommes devenus insensibles à leur mérite : la lumière qui a fait ouvrir les yeux aux hommes de ce temps-là, nous a rendus aveugles ; ils admiraient des platitudes lorsqu’ils ne connaissaient rien de mieux ; nous les admirons par réflexion et par choix : ils étaient ignorants et barbares ; nous sommes blasés et corrompus.

*Le Misanthrope* est dans la comédie ce qu’*Athalie* est dans la tragédie ; ces deux chefs-d’œuvre ont le défaut d’être trop au-dessus de la portée du vulgaire : qu’ils sont petits, auprès de ces génies créateurs, ces beaux-esprits uniquement occupés à épier les faiblesses du public, à flatter le goût dominant, à caresser les idées à la mode ; tous ces agréables diseurs, nés pour corrompre leur siècle et non pour le réformer, iront dû leur succès qu’à d’aimables défauts : *dulcibus abundant vitiis*. Trop philosophes pour sacrifier la gloire du moment à la perfection de l’art, ils regardaient en pitié ces bonnes gens du temps passé qui songeaient à bien faire beaucoup plus qu’à réussir, et qui s’exposaient à tomber de leur vivant pour être applaudis après leur mort.

On reproche au *Misanthrope* d’avoir peu d’action : il en a sans doute assez pour les esprits capables d’apprécier les beautés du dialogue, la vérité des portraits, la profondeur de la morale et l’excellence du style : la pièce doit paraître un peu froide à des spectateurs sans études et sans lettres, accoutumés aux surprises, aux aventures, aux romans dramatiques. Molière a cru que la comédie pouvait amuser par le développement, le jeu et le contraste des caractères, sans le secours de ces incidents forcés qui, presque toujours, outragent le bon sens et la vraisemblance.

Quelques-uns voudraient plus d’intérêt dans *Le Misanthrope* : cet intérêt, qui fait souvent réussir tant d’absurdités, fut longtemps abandonné par les poètes comiques aux faiseurs de romans. On ne pleure point au *Misanthrope* ; on n’y trouve ni prodiges de vertu, ni actes de bienfaisance, ni mouvements pathétiques : Molière a voulu nous plaire et nous instruire par une satire vive et ingénieuse des vices du siècle, et non pas nous arracher des larmes stériles, par des situations banales que le plus médiocre écrivain peut employer ; il a prétendu atteindre le plus haut degré de son art, et non pas lutter contre les misérables auteurs de quelques historiettes. Il a cru qu’il était plus glorieux et plus difficile de faire rire les gens d’esprit que de faire pleurer quelques jeunes filles.

Ce qui nuit beaucoup aujourd'hui au succès du *Misanthrope* c'est la manière dont il est joué. Les pièces de ce genre, dont le principal mérite consiste dans la vérité et le naturel du dialogue, dans l'agrément des pensées et la finesse de la plaisanterie, sont de terribles écueils pour les acteurs : ils ne sentent point cette espèce de beautés ; ils ne sont point pénétrés du caractère qu'ils représentent, et de ce qu'ils ont à dire ; ils ont l'air d'étrangers qui essaient de parler une langue qui ne leur est pas naturelle ; on ne remarque dans leur jeu que la routine du métier. Les pièces modernes ont l'avantage d'être beaucoup mieux jouées, parce que les acteurs les entendent bien mieux, et en saisissent plus facilement l'esprit.

Baptiste l'aîné est bon dans les caricatures ; il ne manque pas d'intelligence, mais il est bien éloigné d'avoir la noblesse, la fermeté et la chaleur qu'exige le rôle du Misanthrope ; sa déclamation n'est point soutenue ; il est souvent goguenard, familier et trivial. Les deux marquis n'ont point la vivacité, la légèreté et les grâces qui rendent la fatuité comique. Mlle Mézerai est froide dans le rôle de la coquette, sa voix est souvent fausse et presque toujours aigre. Le personnage d'Arsinoé n'est point celui d'une vieille bigote forcée de renoncer au monde auquel elle commence à faire peur : c'est une prude qui a des prétentions, et qui voudrait enlever le Misanthrope à la bigote. On sent combien le physique de Mad. Suin est déplacé dans ce caractère que Molière a tracé avec tant de finesse et de vérité, mais qui n'est plus à la représentation qu'une caricature de bas comique. Cette actrice a de l'intelligence : son débit est sage, mais il n'a rien de saillant. La pièce, en général, a été défigurée d'un bout à l'autre : la représentation m'en a paru glaciale, et il vaut infiniment mieux à lire.